

capitaine, et le pied de bœuf!...  
—C'est bon, je t'apprendrai le piquet. Tu tâcheras de ne pas te griser trop souvent. Et quand ma goutte me le permettra, nous chasserons.

—Oui, mon capitaine.  
Tout cela s'était fait comme M. de Vabeaupont l'avait dit.

On était allé s'installer au domaine de Brétigny, habitation très-vaste, qui renfermait plus de vingt chambres de maître, lesquelles n'étaient pas toutes en très-bon état, mais qu'il était facile de restaurer.

Le manoir avait quelque chose de ces anciens châteaux que l'on trouve à profusion dans les romans anglais.

Il était flanqué de deux tourelles, auxquelles on avait donné les noms pompeux de Tour-du-Nord et Tour-du-Sud. Sur chacune de ces tourelles il y avait encore une couloir qui devait dater du roi Jean, et n'avait pas servi depuis ce temps-là.

Mais le jardin était fort grand, il y avait une pièce d'eau, une grotte, un petit lac; puis un bois de trois arpents environ, qui pouvait passer un parc et faisait suite au jardin.

Le village de Brétigny n'était pas grand, mais les habitants n'en étaient point pauvres, et l'on n'y connaissait pas la misère.

Les paysans étaient solides, les femmes gentilles, les enfants gras; tout cela avait un air de gaieté qui faisait plaisir à voir. Seulement, on y buvait du cidre, c'était la boisson ordinaire du pays; le vin était de l'extra.

Les gros bennets de l'endroit se permettaient seule d'en avoir en cave. Mais ceci importait peu aux habitants du château, dont la cave était toujours richement garnie, car, ainsi que tous les gouteux, le capitaine aimait infiniment le bon vin.

Malheureusement la goutte n'avait pas diminué, peut-être par suite des soins que M. de Vabeaupont prenait de sa cave.

On n'avait pas pu aller à la chasse. Il avait fallu se contenter de faire la partie de domino avec son mousse, auquel on essayait d'apprendre le piquet, mais qui n'y mordait pas et ne pouvait se mettre dans la tête que quinte et quatorze faisait quatre-vingt-quatorze.

Le capitaine y montrait cependant de l'obstination.

Tous les soirs après le dîner, il faisait faire un bol de punch, que l'on plaçait sur la table de jeu, où il se mettait, en disant à Lundi-Gras:

—Allons, assieds-toi là, en face de moi... prends les cartes et tâche de faire attention: j'ai mis dans ma tête que tu apprendrais le piquet.

—Je ne demande pas mieux, capitaine.

—Alors rappelle-toi donc ce que je t'ai dit. Voyons, as-tu écarté?

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 18 Nov. 1882.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payer tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subissent un escompte de 10 pour cent.

SI J'ÉTAIS ROI.

FANTAISIE POLITIQUE.

Comme nous vivons dans un siècle où les destins se livrent aux fantaisies les plus échevelées, il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre la politique par une de ces révolutions qui viennent comme les cheveux sur la soupe nous appellerait à ceindre le diadème dans le royaume de Québec. Les royalistes ne manquent point parmi nous et ils faciliteraient certainement la réalisation de ce rêve de notre imagination.

Si j'étais roi, que ferais-je avec mes bons canadiens?

Certes parmi nous le champ est vaste pour l'utopie et les réformes à accomplir s'appelleraient légion.

Essayons pour voir.

Si j'étais roi, je commencerais d'abord par m'occuper de mon premier officier dans la province de Québec. Je me transporterais à Spencer Wood et je tiendrais le langage suivant au maître de créans:

—Or ça, M. Robitaille, je n'aime pas qu'on fasse des dépendances de ce palais une porcherie modèle. Vous allez vous défaire de tous ces petits goretts. Je veux de l'économie dans mon administration. Je trouve que vous avez un traitement trop cossu pour la somme de travail que vous me donnez. Nous allons réduire ça un dans un. Si la chose n'est pas de votre goût, il ne manquera pas de bons canadiens capables de remplir votre charge avec le quart du salaire. Allons, c'est à prendre ou à laisser.

M. Robitaille ne se ferait pas tirer l'oreille et du coup de réaliserai une économie de \$20,000 par année pour la province.

Je passerais ensuite dans le bureau de mon premier ministre, un homme qui est joliment en train de faire ses choux gras. Je lui poserais d'abord la question:

—Qu'est-ce que vous faites ici? Qui vous donné cette place?

Il me répondrait probablement:

—Sire, c'est monsieur Chapleau qui m'a demandé de le rempla-

cer. C'est moi dirige maintenant les affaires de la province de Québec.

—Ah, oui da, oui! Vous croyez que les choses se passent comme cela dans un pays constitutionnel! Vous allez me remettre le sceau de l'état et je vais trouver un premier ministre d'après mon goût. Il y a assez longtemps que le pouvoir est entre les mains d'un ring. Vous et votre coterie vous avez toujours laissé dans l'ombre les amis des bons principes. On dirait que vous craignez d'avoir des honnêtes gens dans le cabinet.

Il est temps que les pharisiens soient chassés du temple. Places aux purs!

Six heures plus tard M. Tarte m'aurait composé un ministère selon mon cœur.

\*.\*

Il y aurait une réforme radicale à accomplir dans le service civil. Les sommes émargées sur le budget par des individus qui occupent des sinécures devraient être réduites à leur plus simple expression. Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de faire remplir les emplois publics par des filles ou des femmes. Il me semble qu'avec le nombre de nos institutions scolaires, l'éducation devrait être suffisamment répandue chez le beau sexe pour l'on puisse y trouver le personnel nécessaire pour les bureaux publics. Avec un traitement annuel de \$300 nous aurions autant de femmes que nous voudrions comme commis dans les différents ministères. Nous réaliserions par là une économie annuelle d'environ \$500,000 sur l'item du service civil.

\*.\*

Je donnerais instruction à mon ministre de finance de prendre des mesures archi-sévères contre la ville de Québec pour lui faire payer tout ce qu'elle doit au gouvernement pour chemins de fer, emprunt municipal etc. Elle se regimait je la ferais raser et du sel serait semé sur ses ruines.

\*.\*

Je mettrais on interdit tous les journaux français qui publieraient des feuilletons immoraux. J'établirais un bureau de censure où tous les articles de journaux devraient passer avant d'aller sous-presse. Il arriverait souvent que la *Minerve* et la *Patrie* ne publieraient que des reproductions.

Je vous reparlerai plus tard d'autre réformes que je me propose d'accomplir.

En attend, je demeure

Votre tout dévoué.

HUGUES CAPET.

Montréal 18 Nov. 1882.

A PROPOS DE CLUB.

Nous avons publié samedi dernier une communication au sujet d'un club de la rue Ste. Catherine, écrite probablement par quelque candidat blackboulé. Nous avons visité nous-même la salle du Club et nous n'y avons rencontré que

des jeunes gens respectables. La plupart sont des commis des principaux magasins de la rue Ste. Catherine qui se réunissent le soir pour fumer et jouer aux cartes.

Nous n'y avons rien observé qui eût pu justifier les insinuations malignes continues dans l'écrit. Les deux personnes qui ont écrit l'entre-filet appartiennent à un club de la rue Plessis, où l'on dessert pendant la veillée un ragout appelé Bol Air.

PLUS D'ESPOIR!

(Le théâtre représente le ministère des affaires étrangères, transformé en hôpital.)

M. GRÉVY. LE DOCTEUR.

M. Grévy.—Eh bien! docteur, comment vont mes pauvres ministres?

Le docteur.—Hum! hum!...

M. Grévy.—Ils sont bien malades, n'est-ce pas?

Le docteur.—J'en ai peur. Voulez-vous les voir un instant?

M. Grévy.—Je n'y tiens pas; mais, à cause du monde, il est bon que j'aie l'air de m'intéresser à eux.

Le docteur.—Allons, alors.

(Ils entrent dans le dortoir où sont rangés plusieurs lits.)

Le docteur.—Chut! doucement.

Approchez-vous. Tenez...

M. Grévy, regardant le malade.—Ciel, mon pauvre Duclerc! Comme il est changé! Est-ce qu'il est déjà mort?

Le docteur.—Non, il repose.

Quand sa maladie lui laisse un peu de répit, il s'assoupit. Il a une éruption d'éloquence en chambre, dont il ne se relèvera pas.

M. Grévy.—Et celui-là... il me semble reconnaître ce pauvre Tirard.

Le docteur.—Tout à fait perdu, celui-là... La machine est détraquée, le balancier n'y est plus... Ce n'est plus qu'une boîte sans ressort. Au premier délire, c'est fait de lui, et vous voyez, déjà il commence à battre la breloque.

M. Grévy, allant à un autre lit. Ne m'attendrissez pas, je vous prie. Voilà mon pauvre Duvaux.. Comme il a l'air affaibli!

Le docteur.—Oh! tout à fait! Il a tourné à l'imbécilité. Je ne le traite même plus. Il ne veut prendre que des remèdes de sorcier. Il y a un tas de vieilles folles qui lui apportent des spécifiques... S'il s'en tire, il restera en enfance, mais il sera inoffensif.

M. Grévy.—Cela me peine vraiment. Mais voici Fallières. Comment va-t-il, lui?

Le docteur.—Comme les autres. Sa maladie n'est pas précisément de ma compétence. Il est affecté, comme tous ses collègues, mais plus fortement qu'eux d'une impuissance générale qui d'un instant à l'autre peut se tourner en consommation. Il mourra sans douleur. (Montrant un autre lit.) Ça, c'est Devès... Celui-là par exemple, je ne lui donne même pas

jusqu'au 9 novembre. Il est attaqué d'une dynamite aigüe, qu'il a voulu traiter lui-même à tort et à travers. Son mal est sans remède. Autant dire qu'il est à l'agonie depuis qu'il est malade... Ce serait de la philanthropie de le tuer tout de suite.

M. Grévy.—Pauvre Devès! J'avais toujours pensé qu'il finirait mal. (Il essuie un pleur). Alors, docteur, vous ne croyez pas qu'ils en échapperont.

Le docteur.—Je ne crois pas... Ils sont tous atteints d'un mal analogue, tenant un peu d'une débilité native, d'une faiblesse de complexion à peu près générale, et d'un affaiblissement rapide des facultés mentales. C'est ce que nous appelons en médecine la phthisie ministérielle galopante, dont le terme fatal est une interpellation gangreneuse dont on ne réchappe pas.

M. Grévy.—Dites donc, docteur, est-ce que vous croyez que vous croyez que c'est contagieux?

Le docteur.—Oh! non, M. le président, pas pour vous du moins... Certes, vous avez des dispositions à contracter cette maladie, mais vous avez passé l'âge des crises aiguës.

M. Grévy.—Vous me rassurez. Enfin, docteur, je vous recommande mes pauvres ministres.

Le docteur.—Soyez tranquille... Je ferai de mon mieux... Tenez, si Duclerc veut s'en aller tout de suite dans le Midi... mais sans retard, le changement d'air, une villégiature dans une bonne présidence de conseil de la Méditerranée, l'odeur balsamique des dividentes, le chaud soleil des jetons de présence, tout cela peut lui rendre une sorte de santé factice.

M. Grévy.—C'est le seul qui puisse être sauvé?

Le docteur.—Non, tenez, il y a encore celui-là, (Il monte un lit).

C'est Cochery. Voilà quatre ou cinq fois qu'on me l'amène et que je le remets sur ses jambes. Il a un tempérament de fer, il se cramponne. Je ne suis pas inquiet, il en réchappera, je réponds de lui.

EN PLEINE FANTAISIE.

ASTRONOMIE.

Il est cinq heures du matin et je ne sais vraiment pas pourquoi j'ouvre ma fenêtre au lieu d'allumer sagement ma lampe. La nuit est pleine encore, mais traversée par un grand scintillement d'étoiles. C'est presque sur un ciel d'hiver, d'un bleu sombre, qu'elles comme les pointes glacées d'un roc invisible déchirant ça et là la nue. Aucune chaleur ne semble se dégager de leur flamme inquiète. Tels j'ai vu des yeux de femmes dont l'éclat ne donnait pas l'amour.

Derrière les arbres de mon ardin, on dirait le vol immobile d'une flèche d'argent; une traînée de lumière pâle est coupée par les silhouettes des branchages noirs et déjà dépouillés. Le vent